

Fluctuat Nec Mergitur

Boulevard Saint-Germain, je buvais un café en terrasse me rappelant cette fameuse scène dans *Les Ailes du Désir* de Wim Wenders, dans laquelle Peter Falk, jouant son propre rôle, tente d'expliquer à un ange curieux et invisible, le bonheur de savourer un bon café qui vous réchauffe de l'intérieur, envoûte vos sens, et vous offre un moment de paix intense. J'étais si jeune quand j'ai vu cette scène pour la première fois, mais je me souviens nettement avoir compris ce jour là, la beauté d'être en vie et d'être humain.

Savourer une orange juteuse en plein hiver, ou un onctueux Paris-Brest à l'heure du goûter. Sentir le parfum des fleurs dans un jardin ou celui d'une pâtisserie en chemin. Admirer toutes les couleurs d'un arc en ciel, et l'éclat des étoiles qui brillent dans la nuit. Ressentir du bonheur à être pieds nus dans l'herbe, ou en caressant la joue de la personne qu'on aime. Et enfin, profiter du chant de la Nature, ou s'amuser des couplets de Boris Vian une soirée d'été.

En finissant mon café, j'inspire une dernière fois son arôme de souvenir qui me remplit de nostalgie, et j'expire lentement en reposant la tasse sur la petite table de la rue. Je suis seul à la terrasse, alors que c'est une belle journée de printemps. Mais la beauté de la nature ne compte plus depuis longtemps. Les oiseaux ont beau batifoler au-dessus de nos têtes, on ne les regarde plus avec le sourire, au contraire, si on les aperçoit, on leur en veut de ne pas comprendre ce qui se passe ! Plus personne ne sort depuis un moment, et quand mes voisins le font, ils restent collés au bar, près du poste de télévision, prêts à se cacher au cas où.

Mon monde est en train de basculer, je le sais bien, mais je n'ai plus peur. Je veux assister au naufrage de Paris. Je lui dois bien ça. Celle qui a toujours vogué dans la tempête, mais qui n'a jamais sombré, et cela depuis l'Antiquité. Paris. Je crois bien qu'aujourd'hui sera le jour historique où tu toucheras le fond des océans, où tu deviendras la plus belle des épaves, symbole d'une civilisation incomprise qu'on a précipité dans les abysses.

Je me lève lentement et je me mets à marcher sans penser à payer, mais de toute façon tout le monde s'en fout. Même au Flore, ils sont tous suspendus à l'écran, comme une sorte de nouvelle icône moderne. Les cloches de Saint-Sulpice résonnent soudainement alors que j'arrive devant la fontaine pour admirer la colossale église. Je l'avais toujours vue comme la reine des églises, majestueuse et légendaire, mais aujourd'hui, je ne vois qu'une ossature épurée, une cage thoracique gardant en son sein, un cœur se débattant contre les événements. La chapelle de Delacroix en était la preuve ; c'était par la souffrance que les hommes devenaient des anges. Le temps semble s'être arrêté, et le vide de la place me paraît tout à coup rempli. Rempli de bruits, rempli de souvenirs, rempli d'âmes et d'histoires. Rempli de choses invisibles que seul le cœur peut voir.

La nausée me prend, je cours pour échapper à ses cloches qui m'agressent, mais dans un déséquilibre, je me rattrape rue Férou sur le mur du *Bateau Ivre* de Rimbaud. La coïncidence me fait rire. Un rire cynique. Quand le poète s'échoue, a-t-il échoué ? Non, il est inspiré ; tout comme il se bat contre vents et marées, dans

Illusion de se noyer et de renaître. Paris a su résister aux assauts des océans furieux des révolutions et des guerres, alors pourquoi faut-il qu'en ce jour maudit elle soit mise à mort de façon si honnête ?

Nous sommes tous dans le même bateau, et d'après Rimbaud, il est à la dérive.

Qu'arrivera-t-il au monde de demain ? Qu'arrive-t-il à l'homme qui décide de se couper une partie de la tête ? Voilà pourquoi je n'ai pas peur de mourir, car demain me fait plus peur qu'aujourd'hui.

Je me précipite dans le Jardin du Luxembourg, où je veux revivre cet enthousiasme qui m'animait quand j'allais pour retrouver mes amis les après-midi ensoleillés où le temps menaçait dans cet instant présent que j'étais bien incapable de savourer. Assis à une table où les joueurs de échecs venaient se affronter, je suis confronté à la désolation des lieux. C'est le même décor, pourtant tout est différent sans les rires des enfants se mêlant à ceux des étudiants.

C'est le calme avant la tempête. Je veux me lever, mais mes jambes flageolent. Je me lève quand même et continue de marcher.

J'arrive rue de Vaugirard et je la suis par habitude pour retourner chez moi. Tout semble s'être arrêté une journée fériée en plein mois de août. Ma boulangerie fétiche, mon petit supermarché, le fleuriste, la papeterie et la librairie où j'aimais flâner ; les rideaux de fer envahissent mon champ de vision et j'ai soudain l'impression qu'on a mis ma vie en cage, comme si s'agissait d'une vie en voie de disparition. Et me voilà, dans ce zoo absurde, témoin de ma propre extinction. Mais je suis encore libre bon sang ! Un Parisien ça ne s'extermine pas comme ça.

La liberté guidant le peu de espoir qui me tient encore debout, j'arrive enfin rue de Rennes. Cependant je n'ai pas le temps de me retrancher dans la nostalgie de mon enfance passée dans cette rue. Une explosion vient de retentir. Elle fait trembler le sol, et l'onde de choc m'oblige à rester à terre. Je me relève dans un sursaut de cauchemar, des sueurs froides me parcourent la nuque. Je ne peux que contempler le spectacle, horrible et incroyable, d'une beauté terrifiante. Un tableau en perspective où au bout d'une grande avenue parisienne, se dresse une tour rectangulaire, fine et haute, presque noire sur un fond de ciel bleu azur. De son corps d'acier blessé, s'échappe une épaisse fumée sombre et onctueuse avec des élans de flammes d'un orange presque rouge que le vent emporte. Eventrée, elle reste debout, digne. Pour moi, le temps s'est arrêté, en fait il n'existe plus. Un autre missile l'attaque dans un bruissement aigu qui m'agresse, et vient décapiter Montparnasse déjà en piteux état. Sa tête se décolle lentement et s'effondre. Comment ont-ils osé ? Après le 11 Septembre ? Comment ont-ils pu nous faire subir, à nous, la même chose ! Alors que le monde entier en avait tant souffert, et qu'on nous avait obligé à contempler cette terreur en direct. Au fond de moi, j'étais certain que quelque part dans le monde, on contemplait aussi cette abomination sur un écran, bien installé dans son salon en savourant un cappuccino.

Il est temps pour moi de déguerpir. Je cours le plus vite que je peux, sans me retourner, mais je me sens comme une fourmi prise en chasse par un enfant. Alors que je frôle la mort, jamais encore je ne me suis senti aussi vivant. En débarquant au beau milieu du boulevard Saint-Germain, je suis choqué par la solitude qui m'envahit.

Personne, pas âme qui vive, même les petits oiseaux ne chantent plus. Je jette un œil au Flore et au Deux-Magots, fermés. Comme je l'avais imaginé, serveurs et clients se sont barricadés derrière le bar et attendent que la tempête passe en espérant être épargnés. Si Sartre avait été parmi eux, qu'aurait-il écrit ? Je ne peux plus sortir de ce café, je ne peux qu'*Exister*. Quand toutes les conventions habituelles disparaissent, nous nous retrouvons face à nous-mêmes, à notre respiration, à notre corps matériel qui emprisonne notre être, notre essence, notre esprit, qui ne souhaite qu'une chose, que tout aille mieux. L'espoir. Voilà ce qui me permet de reprendre mon souffle.

Dans cette absurde journée, où toute ma vie a disparu, je suis toujours là, vivant, existant. C'est quand il ne reste plus rien de nous qu'on se rend compte qu'on existe quand même. Merci Sartre. Voilà que je vacille, épuisé, et me retrouve à genoux devant le clocher de Saint-Germain-des-Prés. Je n'étais pas devenu croyant, j'étais toujours Parisien après tout. Mais Paris tanguait véritablement, le navire a été touché, et c'est de plus en plus difficile de tenir debout. Je dois rejoindre la Seine, malgré la nausée omniprésente.

Alors que je marche d'un pas pressé rue Bonaparte, je repense à tout ce qui a fait que nous en soyons arrivés là. Je me sens le premier fautif. J'ai fait comme tout le monde après tout et aujourd'hui nous en payons le prix fort. Lors des élections 2017, comme à chaque fois, le Front National était finaliste, mais contrairement aux élections précédentes, les Français ont tous choisi le parti nationaliste pour diriger le pays. La brochette de attentats que nous avons subie depuis 2015 et la gestion plus que douteuse des réfugiés nous y avaient un peu contraints. Mais personne n'avait été fier au moment du dernier dépouillement. Ce fût un jour historiquement triste, l'acceptation d'une défaite contre l'extrémisme. Mais en politique, on n'avait pas beaucoup de choix, un peu comme un condamné à qui on demanderait ses préférences pour la potence.

Nos vies n'ont pas changé malgré cela, enfin pas tout de suite, mais c'était une ambiance générale qui pesait sur nos épaules pendant les premières années. La France était passée du côté obscur et nous en prenions difficilement conscience. Beaucoup regrettaient, d'autres assumaient, d'autres encore se révoltaient. Et finalement on avait tous peur que ça dérape. Jusqu'au jour où l'irréparable est arrivé. La jungle de Calais était devenue incontrôlable, les Français avaient été forcés de fuir leurs maisons et leur travail à cause de groupes organisés de réfugiés, armés et bien décidés à se faire entendre. Le nouveau gouvernement prit alors la décision d'agir, et ce fût un véritable carnage. Une bataille sans merci se déroula pendant des jours faisant des morts dans tous les camps. Il y eut des manifestations dans les grandes villes d'Europe pour mettre fin à ce combat, mais elles furent sévèrement réprimées en France.

Dans le monde entier, la France passa pour un pays monstrueux ; on voyait sur certaines caricatures des Parisiens embrochant des réfugiés avec des baguettes. C'était n'importe quoi ! On ne pouvait même pas se défendre, car par mesure de sécurité, internet avait été coupé. Nous n'avions que la télévision, et les médias n'arrangeaient rien à la situation. Mais au moins, nous avons été prévenus de notre

condamnation. Les Nations Unies avaient déclaré que la France était un pays dangereux qu'il fallait absolument arrêter pour crime contre l'humanité. Il y eut les menaces, il y eut le embargo, il y eut les révoltes, il y eut les attaques militaires et terroristes. Et comme d'habitude, il ne restait plus que Paris, l'imprenable.

Il n'y avait plus beaucoup de politiciens dans le pays et encore moins dans la capitale ! Il ne restait plus que Paris et les Parisiens. Les Français avaient déjà capitulé, en quelques sortes, libérés de ce gouvernement extrême. Mais le monde derrière son écran, réclamait du spectacle apparemment. Et en connaissance de cause, les pays occidentaux, nos « alliés » se étaient donnés rendez-vous autour d'une table pour orchestrer la chute de Paris. Ils avaient autorisé son bombardement. Là le meurtre était toléré.

Moi je prenais ça comme une punition, et j'imaginai tous ces dirigeants se gargarisant de détruire pour la bonne cause, pour le symbole.

Je arrive enfin sur les bords de Seine dans une atmosphère magique. Jamais le ciel n'avait été aussi bleu, et les arbres aussi verts. Le Louvre ensoleillé se dresse majestueusement Rive Droite comme dans un tableau qu'il aurait pu contenir. Je me penche pour voir la Seine entre deux boîtes de bouquinistes. Elle scintille.

La scène est irréaliste ! Paris sans piéton, sans voiture, ni vélo, ni bus. Paris sans café, sans restaurant, ni boutique. Paris sans touriste accroché à sa tablette, et sans étudiant posé sur les quais. Je venais de prendre son pouls, et rien, aucun signe de vie. Pourtant en regardant la Seine s'écouler, je vois Paris emportée dans son courant, joyeuse, trépidante. Une artère de vie qui vient irriguer le cœur du Parisien que je suis. Paris sera toujours Paris.

Alors que je m'assois sur un banc du Pont des Arts, je vois l'île de La Cité illuminée devant moi. Je vois un vaisseau près à prendre le large et à conquérir la terre entière. Soudain le chant de la sirène retentit m'arrachant un sourire. Ce fameux chant des sirènes qui menait les marins à une mort certaine, je l'entends enfin. Cela me rappelle aussi mon enfance, le premier mercredi du mois à midi précise, c'était alors un soulagement car je savais qu'il ne me restait que quinze minutes de cours. Aujourd'hui il ne me reste peut-être que quinze minutes à vivre. J'entends les bombardements reprendre, mais je suis trop fatigué et résigné pour bouger et me protéger. Je me sens en sécurité entre le Louvre et Notre Dame, car je me dis qu'ils n'oseront pas toucher au cœur historique et innocent de Paris. Comme quoi, nos alliés peuvent être pires que des terroristes.

Avant de me sentir propulsé en l'air, je vois le Pont Neuf exploser dans un bouquet de fumée, de feu et de pierres qui viennent s'écraser sur l'extrémité de l'île de la Cité ; la proue du navire. Etendu sur le pont, aux premières loges et à moitié conscient, j'assiste enfin au naufrage de Paris. Et je ne cesse de me répéter comme une formule magique :

« Fluctuat Nec Mergitur. Fluctuat Nec Mergitur. Fluctuat Nec Mergitur »

Puis je ferme les yeux.